

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le Plateau, côté cour...

Francine Gagnon

Volume 42, Number 3 (249), September 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32679ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gagnon, F. (2000). Le Plateau, côté cour.... *Liberté*, 42(3), 71–78.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le Plateau, côté cour...

Francine Gagnon



Rue Boyer. Zones sèches et mouillées en damier éclaté sur le trottoir. Odeur de poussière humide dans l'air suivant les premières gouttes violentes de l'orage. Un terrassement sombre et laid permet de jouer avec le rêve d'un bout du monde, un rêve de désert. Un petit nuage ajoute une touche de tendresse au tableau ; ciel infini et sans horizon. Bienvenue dans mon Plateau mythique.

Avenue du Mont-Royal. À travers les lézardes qui fendent la route, mes jambes d'enfant veulent suivre l'invitation du béton, du ciment, dérouler le tapis urbain jusque sur la côte serpentine qui mène au sommet de la montagne royale. Congé de Pentecôte. L'éblouissement épais du soleil dans une mare d'eau trouble ; j'aperçois Montréal-sur-le-Golfe.

Avenue Laval. Ce fut là mon gîte le plus dérisoire et en même temps le plus trouble. Le vert criard de la devanture de tôle ondulée en guise de toit. Un poteau absurdement planté en plein centre d'une entrée et découpant à la base un carré net dans le béton du trottoir. Deux vieilles aux cheveux blancs heureuses d'être toujours vivantes et qu'il y ait du soleil et que l'air soit humide. Un cycliste hirsute et rigolard tenant à bout de bras le long rouleau d'un tapis. Le vert tendre des nouvelles pousses juste à côté du vert sombre d'un conifère. Les fenêtres aveugles d'un entrepôt anonyme.

Ruelle Généreux. Grâce à la langueur que procure l'élan des patins, je peux jouir tranquillement du décor fantomatique des ruelles, en entrelaçant d'une enjambée les fonds de cour et les établis de garage de moues capricieuses face à la marchandise usagée, étalée dans son plus simple appareil, sur des tables improvisées, généreuses.

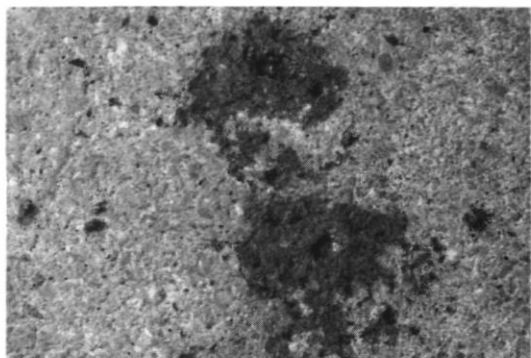
Rue Rachel. Ai déniché là un petit Oscar. Ce n'est pas une statuette, juste un minuscule squelette qui a la souplesse exquise de pouvoir replier ses avant-bras sur des hanches passablement effilées. Ça lui donne beaucoup de style. Des riens sensibles. Anecdotiques.

Parc Jeanne-Mance. Cour de récréation multicolore où des ballons vi-revoltent et s'envolent, allant jusqu'à se frayer un logis dans les jardins secrets entretenus par les nonnes hospitalières. Elles souhaitent sans doute qu'une

clôture puisse s'élever jusqu'au ciel pour les séparer de cette cour de Babel abritant des joueurs compulsifs. Je soupçonne que certains patients de l'Hôtel-Dieu laissent traîner au loin le spleen du temps, à jamais perdu, depuis leur petit belvédère perché dans les hauteurs du ciel. La crème glacée dégouline des bouches estivantes avec, comme musique de fond, un tam-tam qui fait tout un ramdam. Pertes de conscience autour d'une statue.

Parc Lafontaine. Une pensée attendrie pour sa patinoire où se rassemblent pêle-mêle des joueurs improvisés qui font furieusement sur les filets, joutes imaginaires pour entretenir une mémoire collective effilochée. Traînes sauvages.

Rue Saint-Denis. La vocation touristique a fini par en faire une parodie d'elle-même avec corniches revampées, lucarnes irisées et terrasses cordées les unes à côté des autres. Devenue bien polie la Saint-Denis. Le faubourg.



On aura compris que j'habite le Plateau depuis belle lurette et que j'aurais pu continuer longtemps encore à me perdre dans les boulevards, les avenues, les rues et ruelles... sans arrêt.

Stop.

Mais voilà, il y a eu des changements notables dans mon paysage mythique. Si jadis le Plateau constituait à lui tout seul mon « survival kit », la trousse de secours n'est plus qu'un cataplasme sur un habitat qui a subi les ravages de ce qu'il faut bien appeler, dans une langue elle-même dûment policée, la « gentrification ». Les travailleurs à la petite semaine ont dû remiser leurs bébelles dans leurs vieux hangars et plier bagage pour paver la voie aux argentiers triomphants. Car le raffinement est à l'ordre du jour.

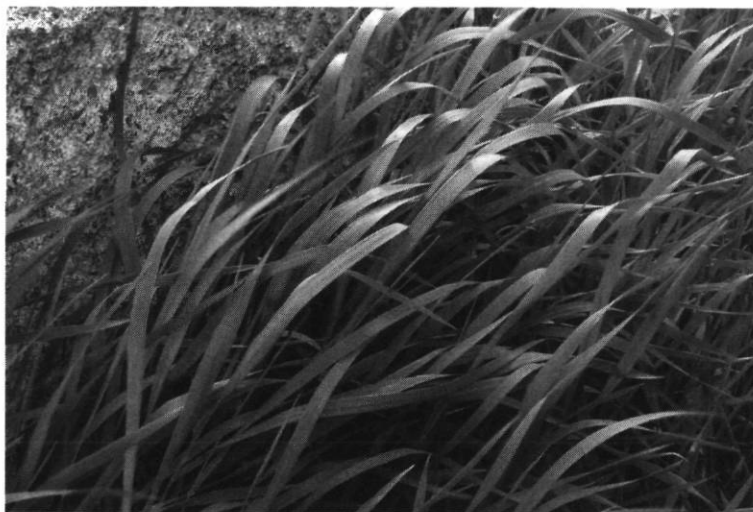
J'ai donc dû resserrer mes aires de sauvagionne, les nombreuses flâneries et déambulations dans ce quadrilatère imaginaire, pour subir les habitudes commerçantes de ces nouveaux arrivants dont le savoir-vivre monopolise toutes les vitrines disponibles. La dernière trouvaille, une boutique qui arbore fièrement ses couleurs : INDUSTRIE. En guise de présentoir, à part des bouts de tissu très tendance, des jeunes dépenaillés demandent l'aumône. Fait à noter : les fringues s'inspirent de l'allure débraillée des jeunes quémandeurs. Cherchez l'ironie.



Le démantèlement de tout espace laissé en friche ou simplement vacant confisque encore davantage le rêve qui faisait du Plateau le havre de nombreux terrains vagues, un ultime rempart pour les passages à vide des badauds comme des badins. Car on ne badine plus sur le Plateau. On observe que les centres commerciaux et les grandes surfaces sont subrepticement en train d'envahir les plates-bandes du lieu réputé le plus hip dans la ronde planétaire. Plates bandes annonces en lieu et place. En fait, il ne reste plus que la rue des Carrières qui enchâsse le Plateau dans des limites lointaines, en suivant les rails étourdis d'un chemin de fer perdu en pleine ville. Mais il est question de construire dans ce *no man's land* des condos, comme plus à l'est, vers les Shops Angus où dormaient des remblais lunaires. Depuis, nous avons appris qu'il s'agissait de terrains contaminés. Tout pousse comme des champignons, d'applaudir le maire entreprenant (le Grand Incinérateur), mais il oublie de dire qu'il s'agit de champignons vénéneux. Ou serions-nous à ce point habités par l'horreur du vide ? Qu'est-ce qu'une ville ? Le charme légendaire du Plateau tenait à si peu : quelques âmes chercheuses, tisseuses, il faut bien le dire un tantinet vaporeuses, bricoleuses et brocanteuses. Il est aujourd'hui à l'image de la province entière qui cherche à exclure ses petites misères pour être cotée dans le grand monde, dans les mégapoles bon chic bon genre. Montréal, ville ouverte ?

Serais-je la dernière des dernières pour tenter encore et toujours de *squatter* les moindres parcelles de bitume ou serais-je réduite à cultiver une nostalgie sans bornes pour ce qui fut l'éphémère assise de ce quartier reconnaissable entre mille (plateaux) à la présence de ses librairies usagées, cinémas de répertoire, restos de quartier au charme désuet, théâtres de verdure et autres lieux de fortune de plus en plus portés disparus.

Cela dit, il m'arrive parfois encore d'enfourcher ma bécane et d'épier les poteaux envahis par les annonces inclassables des bazars urbains et de partir faire la cour à la cour de tout un chacun où une histoire dont on se départit peu à peu est laissée à l'abandon. Je m'arrache ainsi les derniers morceaux d'un Plateau mythique... pour cause de départ.



Photos : Francine Gagnon